

L'AVENTURE HUMAINE

– essai poétique romancé

(lecture d'un monde avant qu'il ne disparaisse)



Femme assise n° III, huile sur toile, 1983, Henry Le Chénier
Catalogue Musée Granet p. 35 © collection de l'artiste

Essai poétique

L'aventure humaine

(suite - fichier n° 2)

L'individu reste en permanence le jouet de ses erreurs sociales, a-t-on coutume de dire. Car nous sommes collégialement devenus, au fil du temps, nos propres démiurges. En produisant massivement nos biens de consommation, cette supériorité acquise sur notre milieu naturel nous confère le sentiment orgueilleux de notre toute-puissance. De fait, nous ne nous sentons plus redevables, ni même reconnaissants envers cette Nature, mais pesons et agissons sur l'univers uniquement comme des prédateurs, tels des carnassiers... Tout en évitant soigneusement, bien entendu, de prendre conscience que cette attitude change tout de notre rapport avec le cocon paradisiaque dont nous sommes pourtant issus !

La Science, ici, devient disjointe de la notion de développement. Elle s'en est même fortement dissociée, en effet, car une recherche, ça ronronne, c'est confortable et on ne peut plus sécurisant. La recherche, notamment en R&D, c'est ce qui s'est engoncé dans sa pratique conventionnelle de notre approche scientifique. La Science, pour sa part, représente ce qui progresse, ce qui est en train de se faire, voire le résultat déjà produit. La Science a pour fonction principale d'instituer en tant que vérités les produits issus de cette prodigieuse avancée que nous fournit en continu la recherche fondamentale. Fut-ce péniblement ou malencontreusement, mais la gloire qui en ressortira restera pour toujours identique à elle-même. Là n'est pas la question.

La question principale demeure et restera le sentiment perçu. Celui qui nous accompagne et crée à nos côtés notre propre mythologie de l'être : notre perception première, cette représentation primordiale que l'on imagine de nos individus... Déterminant ainsi nos initiales, nos armoi-

Essai poétique

ries, notre structure interne, comme qui dirait notre ADN... Mais peut-elle, un jour ou l'autre, espérer devenir double, cette fonction pénible de nos esprits ? Ou doit-elle forcément rester monomaniaque ? Peut-elle ainsi se faire plurielle, notre notion même de vivre, si l'on veut continuer de bien vivre ? Peut-elle rester sensible à notre propre univers, ou nous porterait-elle invariablement à conquérir un au-delà ? Et cette pluralité de nos individus, justement, si elle devait, sous le soleil, exister, de quoi se nourrirait-elle ? Trouverait-elle aisément des modèles en dehors d'elle-même, de sa propre identité ? Des pertinences l'illumineraient-elle, du fond de leurs cavernes ? Tout un pan de questionnements surgissant ainsi de nous : mais peuvent-ils être à même, ces questionnements, de déterminer, pour nous et en nous, où se situerait notre bon positionnement ? Si tant est qu'il existe un bon ou mauvais positionnement à respecter... ?

*

*

*

Le vainqueur de Troie est un homme rusé et patient. Il a l'intelligence des événements. Sa vaillance endure des souffrances à nulle autre pareilles. Sa rudesse éclate au grand jour, comme quand il s'émerveille, à l'image de ses compagnons d'armes, de voir la ville conquise de Troie être détruite par les flammes, se consumant lentement de l'intérieur.

Sur ses hommes, Ulysse possède l'ascendant des chefs de guerre. Il est le roi incontesté en son archipel d'Ithaque, lequel constitue une vigie privilégiée pour réguler le transport maritime du vaste réseau commercial des colonies grecques naissantes. Même si son récit s'appuie sur des racines indoeuropéennes anciennes, il sait qu'en tant que visionnaire de tout premier ordre, son esprit novateur perçoit sans coup férir les avantages du système économique politique qui, tout autour de lui, se met en place pour l'avenir.

Aussi, l'aventure d'Ulysse représente-t-elle une transition. Ses compagnons sont ses vassaux, lui devant, de ce fait, allégeance ; mais leur intérêt commun pour les richesses éphémères et cette gloire fugace qu'ils puisent dans les sombres pillages qu'ils perpétuent alentour les guident aveuglément. Ensemble, ils forment une communauté de

Essai poétique

princes conquérants dont il devient le seul régulateur. Cette tête froide et pensante n'a donc rien à envier, ni même à craindre de son équipage.

Mais lorsque sa flottille d'une dizaine de navires aura fini de conquérir la cité concurrente et se sera payée de retour, Ulysse et ses frères d'arme n'auront qu'une seule idée en tête : retrouver leur cocon originel. Celui qui représente la continuité tranquille de leur univers, cette douce vision enchâssée dans le souvenir passéiste de Pénélope. Seul leur destin en aura décidé autrement.

Ce dont aura décidé le destin d'Ulysse, c'est d'un basculement des mondes. C'est d'un voyage des plus aventureux, en même temps qu'initiatique. Les dieux sont des êtres partiaux, colériques et vengeurs, car ils sont fabuleux autant qu'hyperboliques. Ils représentent les vents contraires de la destinée, cet engrenage symbolique qui broie parfois les individus. Polyphème ne représente-t-il pas une sorte de barbarie cannibale ? Qu'à cela ne tienne : Ulysse trouvera « le » remède. Car il n'est pas écrit que son voyage tournera court ! Il était même écrit qu'un jour, il toucherait au but. Car son enseignement ne s'inscrit pas par avance dans la défaite mais, bien évidemment, dans une gloire durable et triomphante. Seulement, un certain nombre d'obstacles seront là pour lui rappeler, chemin faisant, que tout triomphe se mérite.

Loin des guerres sanglantes dont ils se sont faits les champions, sa troupe de seigneurs à lui-même associée vivra de l'intérieur les peurs et les angoisses des lendemains inconnus. Pour lui, ses vassaux aristocrates braveront les coups du sort, dans la perspective d'établir leur bien commun. À savoir, cette édification allégorique des routes de la colonisation vers le ponant. Car le couchant est un saint Graal autant qu'une illumination de l'âme : découverte dont seul Ulysse survivra, au final, lui qui deviendra le garant de cet établissement d'un nouveau monde, pour l'enrichissement pérenne de l'ancien... Quelle responsabilité !

Cette conquête occidentale génèrera des conflits incessants, des drames en cascade, ce dont les affres divins se font l'écho prémonitoire. Prix à payer pour une route que l'on ouvre, passant par l'œil d'un cyclope (le cratère en éruption de l'Etna), comme le feront, bien après lui, les autres grands navigateurs du futur : que ce soient Marco Polo, Christophe Colomb, Hernán Cortez, dit aussi le sanguinaire, ou le plus

Essai poétique

tempéré d'entre eux, Fernando de Magellan... Le bon et grand Ulysse aurait-il pu tenir ce rôle précurseur de son plein gré ?

*

*

*

L'Exode, lui aussi, nous présente son profil de grand voyageur. Mais celui-ci est d'une autre nature, tel un voyage de la lenteur, un voyage de la mission. Ici, l'œuvre est devenue collective est possède un but extérieurement avéré, autre que le retour qui boucle sur lui-même. La douceur d'un foyer vécue en souvenir est ici troquée contre la promesse de la découverte d'un autre monde enchanteur, réplique paradisiaque de l'éparpillement solaire de toutes nos aspirations intimes, elles-mêmes fédérées en une seule. L'Exode représente la patience de l'apprentissage de cette longue et lente découverte, tel un constant effort d'assimilation. Comme de notre pouvoir de réception de cette forte Parole divine ayant péniblement pris corps et forme dans le désert. Cet Exode nous menace au cœur même de nos perceptions, nous éprouve par la panoplie de nos ressentis, autant qu'il nous promet monts et merveilles et l'éclosion de nos sentiments intérieurs. Cet Exode - qui est aussi celui de la lenteur avérée de nos vies - en vérité nous façonne autant qu'il nous fascine.

L'Exode est accessoirement une fuite : représentant la sortie hors de la domination des maîtres de l'Égypte, qui réduisaient les juifs en esclavage ; mais il n'en reste pas moins une conquête. Celle d'une projection mentale vers un avant, un au-delà, un avenir que l'on concrétise mutuellement par des commandements. Rien de plus naturel, en somme, que de graver nos déterminations communes dans le marbre ! Surtout si celles-ci méritent, pour nos yeux populeux, que soit établi en leur nom un serment collectif...

L'écrivain, de son côté, peut-il lui aussi s'investir d'un seul but ? Doit-il s'aliéner tout entier pour une mission qui le dépasserait, sans pour autant dénaturer cette liberté qui l'habite et le lie à lui-même ? En d'autres termes, l'écrivain maîtrise-t-il à l'avance tout ce qu'il va découvrir au fond de lui-même, déjà frétilant sous sa plume ? Elle qui s'agite et tremble tout à la fois sur le papier, comme dans les limbes de

Essai poétique

son cerveau... ? Vaste et grave question s'il en est, qui se résumerait en ceci : son seul véritable pacte n'était-il pas seulement d'écrire ?

C'est avec cette question que s'insinue, au cœur du récit, cette intrusion du merveilleux, dans le but de réenchanter le réel. Mythes et dieux se mêlaient autrefois, là où les fantasmes personnels ou sociaux ont incidemment pris le relais. Mais tous nous interpellent depuis la même source, identique et majestueuse, qui se perd dans cette profondeur vertigineuse de nos êtres pluriels, que le poète explore et perçoit, tel un navigateur. L'Exode est un voyage, tout comme le texte est un pari : que nous réserve le grand inconnu de notre élan universel ? Et que va-t-on pouvoir découvrir, et pour quel gain déraisonnable, dans cette conquête servile d'un nouvel avenir ? À la croisée de nos chemins : d'un univers l'autre...

*

*

*

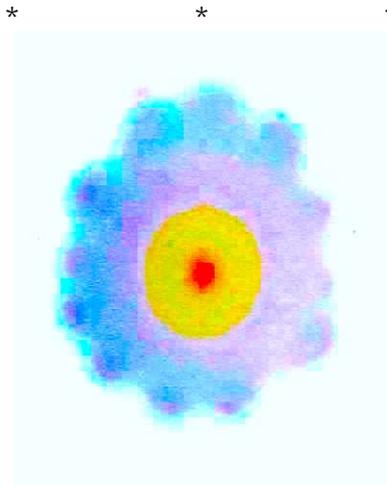
Il est des mots dont la racine se perd dans la nuit des temps, comme se perd l'humilité. À l'époque d'Ulysse, par le texte envoûtant, il s'agissait de conquérir un monde identique à soi-même : éminemment statique, mais rempli à la fois des affres de son propre devenir. En effet, l'Odyssée nous dresse le tableau héroïque des débuts de l'histoire de la colonisation du monde. Retrouverait-on aujourd'hui une même puissance dans aucun de nos textes modernes ? Un baroquisme herculéen identique à celui véhiculé par *L'homme qui rit* de Victor Hugo, par exemple ? Une même spontanéité menant à une folle cohérence allant *crescendo* ? Une progression oisive et en même temps on ne peut plus déterminée du récit ?

Écrire, c'est participer à l'édification d'un mythe prométhéen et à la constitution de son précieux réceptacle. Quitte à devoir élaborer, au passage, sa propre mythologie personnelle... Cela ne se résout pas uniquement à bien savoir narrer une histoire, même si le ressort de la narration idéale doit pouvoir être maîtrisé, ici, de bout en bout et de fond en comble par l'écrivain. Il subsiste, fort heureusement, un mystère supérieur, dans cette puissante alchimie d'écrire !

Essai poétique

Le tout procède d'une autre intelligence, plus sensible encore, de laquelle avait su émerger le peuple enfoui des pensées d'Ulysse. Mais ce type de conquêtes contient tout aussi bien, et à nos yeux, le reflet d'un monde autonome et de sa propre psychologie. Il renvoie soit à un foisonnement d'images intérieures en mouvement perpétuel, soit, et à son opposé, au cours desséché des choses : cela dépend du niveau social auquel se situe notre perception de l'enchantement. Car au-delà de la découverte, se situe l'acte de prédiction. Ou plus exactement, celui de la prévisualisation d'un autre monde. Qui est l'art de voir et de se représenter par anticipation le déroulement prochain des événements : soit le scénario du film avant la lettre. Avec l'écriture, on en revient toujours à cet art divinatoire que fonde la voyance.

De l'Exode à Ulysse, nous nous serions tous immergés à un moment ou à un autre du récit dans cet art héroïque de la divination. À côtoyer au quotidien sa forte représentation pariétale ou à vivre avec enthousiasme les précieuses circonvolutions oratoires de sa pythie... Repliés que nous sommes dans nos grottes profondes, comme prêts à en ressentir l'extase puissante, au sens à la fois propre et à la fois ancestral du terme !



Soleil n°65, fichier numérique retravaillé © Xavier Hiron, 2019

Essai poétique

*

*

*

« Consommer, c'est détruire l'utilité des choses » écrit, pour éclairer de loin notre lanterne, le très sérieux dictionnaire encyclopédique Littré.

La formule peut paraître étonnante, et ne l'est-elle pas en vérité ? Son paradoxe étant que nous estimons, pour la plupart d'entre nous, et très certainement de bonne foi, que lorsque nous consommons, nous mettons bien au contraire à profit cette utilité même dont il est fait mention. Prenons un exemple précis : si je mange un fruit, est-ce que son « utilité » première est de produire un arbre (et, au demeurant, de perpétuer ainsi son espèce) ; ou est-elle de me nourrir moi ? Sur ce point précis, tout devient une question d'approche (un scientifique parlerait plus vraisemblablement de « subjectivité »). Nous pourrions sélectionner sans ambiguïté la case « produire un arbre », si nous nous plaçons exclusivement du point de vue de la nature « naturante » : c'est-à-dire de celle qui n'a pas encore eu à subir la mainmise de l'homme. Toujours cette notion triomphante de notre paradis terrestre sorti de nos limbes soumis...

Mais qu'on y réfléchisse un tant soit peu : si, justement, nous nous plaçons du point de vue de l'humain (c'est-à-dire du point de vue de Dieu, autant qu'il nous commande et nous gouverne), le fait même d'avoir domestiqué l'arbre pour qu'il produise de meilleurs fruits et, qui plus est, en plus grand nombre, cela ne les prédestine-t-ils pas à plutôt satisfaire nos contentements ? Je veux dire en cela : exclusivement ? Disposons-nous d'une moindre latitude pour choisir entre ces deux hypothèses ?

Si je pose ici la question, c'est que nous consommons bel et bien le monde qui nous environne. Celui qui nous a été donné de cultiver. En tant que jardinier qui le laissera propre et bien rangé, afin qu'il embellisse avec le temps et prospère à tout jamais, pour toute éternité ? Ou bien en tant que consommateurs aveugles, que brutes forcenées, comme le ferait l'ogre consommant avidement ses propres enfants ? Entre ces deux pôles éloignés, avons-nous bien mesuré le retrait nécessaire que la sagesse impose de nous ?

Essai poétique

*

*

*

Donc, tout ne serait, en fin de compte, qu'une question de regard...

Ulysse avait bien consommé le monde d'un œil individuel. Son désir d'évasion n'était, en réalité, que son désir d'un homme calculateur, froid et dominateur. Tel un enfant capricieux ou un sombre prédateur, inconscient de la force de sa débauche d'homme, il représenterait cet être dépassé par les conséquences profondes de ses actes. Ce garnement jaloux de ses prérogatives, ne le devenons-nous pas tous, à un moment ou à un autre de nos existences ? Mais aucun de nous ne peut lui en vouloir, en vérité, car quel éblouissement de vie, à la clé ! Quelle clarté irradiée, du fin fond de son âge d'homme ! Ulysse a su briser avant nous le moule vierge de la découverte, que tous nous aurions bien aimé pouvoir établir ou façonner à notre guise ! Mais pas de chance : ce moule-ci était unique... Ce pouvoir semble réservé aux seuls premiers créateurs, dont nous ne faisons manifestement plus partie. Être démiurge, c'est aussi être en mesure de jouer le rôle de forgeron : savoir capter en nous les forces souterraines et telluriques du monde et, par le passé, nous avons su montrer à nos dignes congénères à quel point nous n'en étions pas capables. Quand l'homme est fort, tous tendent à lui reprocher sa force ; mais lorsqu'il se révèle un être faible, tout lui rappelle invariablement sa faiblesse...

*

*

*

Depuis que j'ai commencé à remplir mon écran d'ordinateur de caractères cabalistiques et de divers petits signes vindicatifs, ai-je appris quelque chose d'essentiel ? Ou plus exactement, ai-je appris quelque chose d'utile et de révélateur sur moi-même ? Quelque chose qui aide à éloigner de nous cette idée sombre que notre monde est appelé, d'une manière ou bien d'une autre, un jour à disparaître... ? Où, quand et comment se mélangèrent, dans le creuset rebelle de notre Histoire, la gloire inique de l'Homme et de son proche déboire ? Ce

Essai poétique

processus est-il en soi inévitable ? De cette vive alchimie, sait-on déjà entrevoir la fin ?

Le collectif, chez les Hébreux, représente le pôle divin unifié, tel un référent intangible du monde. Alors que Pénélope, aux yeux de son époux Ulysse, magnifiait le matriarcat preneur de décisions (combien même ce pouvoir restait sous le regard scrutateur de la pression masculine, comme il est loisible de s'en apercevoir à travers l'exaspérante assiduité des cent quatorze prétendants qui, tous en commun, lorgnèrent durant plus de vingt ans vers le trône vacant d'Ithaque), Dieu, de son côté, organise la pression salutaire des événements par le biais salvateur des éléments. Pourquoi salutaire, et pourquoi salvateur ? Parce que c'est à vaincre les éléments et à déjouer les sorts qui tous s'acharnent contre nous que l'on se sauve soi-même, construisant laborieusement notre propre victoire. Et qu'en cette révélation-ci consiste l'enseignement supérieur du monde matériel : « un pour tous et tous pour un » avant la lettre et en quelque sorte... !

Guidé par cet unique précepte, Dieu se pose aux yeux de son peuple en tant qu'interlocuteur privilégié. Pour cette raison même, Il appelle à Lui toutes les prières humaines, puis les éponge, les sanctifiant en son sein, et parfois même Il les exauce. Dieu est la grande trieuse de l'Histoire et, nonobstant, en sera, et ce durant plus de deux millénaires et demi, la grande et puissante lessiveuse. A minima...

Sous son égide, le désir collectif idéal, celui issu de la contemplation des peuples, oui, ce fort désir guidera continûment l'action individuelle, laquelle se fonde en une aspiration magistrale. Chimiquement parlant, Dieu est un formidable catalyseur de nations. C'est un cristallisateur d'espoirs, une règle à calcul du nombre d'or de ses élus... Avant que n'apparaisse enfin le Nouveau Testament, lequel élargira de beaucoup les frontières de son royaume céleste ! « Ouf, nous ne sommes vraiment pas passés loin de la catastrophe ! » penseront certains...

Tout ce cheminement de travers pour en revenir au rôle assigné à la femme. Nous l'avons déjà vu par ailleurs : du point de vue de l'Histoire, le matriarcat est un fait bien réel, mais isolé. Du point de vue de la Bible, le matriarcat n'a même pas lieu d'exister. Dans le schéma divin en vigueur, la femme n'existe pas en tant que décision, mais seulement en tant qu'exécution. La femme, de nouveau, n'est qu'un moyen qui

Essai poétique

s'insinue au cœur du monde terrestre pour n'être qu'effacement. Au mieux, elle aspirera à personnifier la rédemption finale. Source du mal, elle en est, en quelque sorte, son propre remède, sa terre promise. Mais dès l'embarquement vers Cythère, aucune d'entre elles n'apparaît sur la longue liste des passagers de première classe... !

Et lorsque nous viendra cet élargissement promis par le Nouveau Testament et son modèle inespéré de tempérance, Marie, par crainte plutôt que par Amour, acceptera sans sourciller ce qui lui a été offert, telle une bénédiction : c'est-à-dire la volonté éminemment masculine de Dieu. Y aurait-il un meilleur exemple de ce que peut devenir une soumission d'ordre culturel ?

*

*

*

Nous ne pouvons nous défaire
Aussi facilement, il va de soi
De cette ambivalence de la femme :
Être à la fois servile
Et positivement active en l'espace de nos vies.

Nous sommes à la force de leur merci.
Et leur merci nous terrasse d'une bonté
Que nous ne savons plus, parfois, écouter
À la juste mesure de leur clémence.

Cette sagesse toute féminine
Est le calme prochain apaisant la tempête
Quand, au cœur même de nos tempêtes
Nous acceptons de nous écouter nous-mêmes.
Serions-nous bientôt prêts
À nous écouter nous-mêmes ?

Nous voguerions ainsi avec leurs âmes
Comme sur deux larges ailes légères
Si nous acceptions d'habiter

Essai poétique

L'espace immense de ce charme qui
Un soir, leur fut si justement accordé !

*

*

*

Ainsi pourrait-on dépeindre la femme évoquée : celle qui brille dans le large océan qui nous fait tant rêver... Aphrodite en personne, par l'homme mainte fois décrite et par lui mainte fois chantée. Depuis son avènement, que d'eau aura passé sous les ponts !

Mais de l'Histoire, nous n'en sommes pas encore arrivés là. De cette ténébreuse Histoire, il nous faut lentement nous imprégner, comme d'un long fleuve tranquille : c'est l'épreuve dont l'homme devra patiemment s'abreuver s'il veut, en son cœur salutaire, pouvoir un jour prochain s'en fortifier. Le challenge est à nouveau énoncé. Et si, de par les mers, il court pour s'imprégner d'un rêve étrange, l'homme n'en attendra jamais que plus de force accumulée !

Tout autour de lui, le désert est aussi vaste qu'une vaste mer. En proie à ses forces vives, il en épouse le mouvement gigantesque des paquets de vagues et d'eau. Cette étendue s'apparente à ce long et fort combat que nous livrent les éléments, l'évanescence des grains de sable en plus. Jamais nous ne disposerons en nous d'assez d'air pur pour vivre les éléments en nos tréfonds... !

Et pourtant, nous ne cessons de naviguer d'un point à l'autre de notre planisphère. Nous ne cessons d'avancer là où le chemin s'est depuis longtemps dérobé sous nos pas. Nous ne cessons de briguer l'inaccessible conquête des souvenirs fantasmés. Et qu'au Diable aille se cacher cette cruelle réalité qui nous entoure, puisqu'aucun de nous n'a que faire d'une quelconque et triste réalité !

Le désert combat d'une manière intransigeante la platitude de nos vies. Cependant, tant parfois il ressemble à l'immobilité ! Une immobilité harassante et troublante, malléable et bruisante à la fois, tel un liquide - mais tout de même, une harassante immobilité... Le désert, bien que se mouvant puissamment en son centre, reste toujours identique à lui-

Essai poétique

même : obstinément figé à son unique place. Le désert, lui aussi, possède un rôle et une force bien assignés !

Le désert initie le lent progrès de l'homme vers lui-même. Il représente le cocon d'où sort sa chrysalide nouvelle. Le peuple est roi et à la fois souverain, vu qu'en dehors du sable et du vent, il ne possède aucun autre ennemi déclaré que lui-même. Il se groupe docilement autour des foyers qui crépitent et palabre des heures, la nuit étant tombée. Son espérance est immensément intacte, car si le sable et la nuit sont pour lui rassurants, le jour, pour sa part, se mue volontiers en une forte carapace dont il aimerait se défaire. Chaleur cuisante du désert : l'homme, alors, se promettra d'invoquer en son cœur son Dieu vainqueur, Yahvé, qui est « celui qui est ». Et grâce à son concours, aidé de sa langoureuse bienveillance, il se promettra de conquérir une autre terre grâce à Lui entrevue. Nos désirs, d'une façon ou bien d'une autre et quoi que, sur ce point, il nous en coûte de le dire, prennent ainsi et grâce à Lui toujours forme...

La progression constante vers notre grandeur est son unique Loi à respecter.

*

*

*

À ce stade, l'homme n'éprouvait que des besoins simples et frustrés, telle une pauvre régression. C'est ce que note l'Histoire, dans l'épaisseur des faits analysés. Le retour vers la Terre promise, cette future Palestine, déjà anciennement perçue par Abraham lors de son voyage d'exile hors de Mésopotamie et côtoyée, de ce fait, lors du rite initial, s'accompagne, dans ses premiers temps, d'une défaillance de la culture technique, puisque les bédouins sortis du désert n'ont pas encore eu cette chance d'expérimenter leur propre dextérité. Ni celle d'établir leurs normes et repères. C'est qu'en matière de règles, ils ne connaissent que celles de la rudesse et de la foi qui agglomère. Et n'ont donc jamais été confrontés, hormis la persévérance, qu'au dur combat pour leur survie...

Essai poétique

L'écrivain ardent et passionné, tandis qu'il se voit confronté à son large désir d'épopée, affronte, lui aussi, sa longue traversée du désert.

L'un entrevoit une lointaine issue à ses tenaces privations. L'autre s'engage gaiement sur le chemin de ses souffrances. Qu'est-ce qui pourrait les différencier ? Chacun des deux vit en réalité la même expérience. La liberté sereine est au bout du tunnel, comme jaillit la lumière au bout de la nuit. La seule solution valide consiste, ici et maintenant, à progresser dans le silence...

Terre promise du roman, comme un caprice à invoquer ! Sans toi, où vivre pourrait-il prendre sa source ? Et mourir, sa lourde et forte signification... ?

*

*

*

Ulysse, de son côté, avait su réchapper au piège sournois du poison. Ses compagnons sont sains et saufs, mais ne voulaient s'en retourner. Va-t-on s'établir n'importe où, dès le premier obstacle rencontré ? À l'ombre de la première félicité venue ? Tout abandonner de ses profondes motivations : celles qui nous chavirent le cœur et nous tendent leurs inéluctables convictions ? Je ne suis pas si sûr qu'en leurs fors intérieurs les compagnons d'Ulysse avaient nourri de telles convictions, mais plutôt qu'ils se seront laissés griser par l'air ambiant et le fruit défendu : celui des purs délices de la vie... Comment leur en tenir rigueur, d'ailleurs, puisque la vie nous présente toujours, en première intention, la face hideuse de ses défauts. Cette imperfection, que l'on peut déceler dans l'épaisseur même de sa cuirasse, contient la marque austère et misérable à laquelle il convient de se soustraire au plus vite. Et lorsqu'une première douceur apparaît, comment ne pas s'y adonner, au risque de se noyer dans l'illusion ? Tant de parcours s'y sont, avant nous, fourvoyés !

De ces errances subies naîtra notre future détermination. Ulysse était empreint d'une telle soif de découvertes, bien plus large qu'un vague et simple attrait portuaire ! Villes, jardins fleuris, fruits et légumes étalés

Essai poétique

sur les marchés : aucune de ces offrandes, pourtant toutes alléchantes, ne pouvait l'infléchir de son but.

L'écrivain passionné, lui, a bien d'autres soucis en tête. S'il ne doit pas s'attarder en chemin, il ne doit pas non plus le parcourir trop vite. La cadence est le maître mot de sa prochaine réussite ! Il doit savoir tenir le public en haleine, sans jamais ni faiblir ni griller à l'avance toutes ses cartouches. Il doit pouvoir se forger lentement son propre métier : acquérir avec ténacité toutes les ficelles qui formeront son prochain talent. Trouver la mesure à chaque mot, comme savoir disposer leur auge au préalable ; c'est-à-dire là où seront étalées, en bonne et due place s'entend, toutes ses phrases latentes, afin d'en nourrir en continu son prochain lectorat. Écrire devient ici un exercice réfléchi qui s'apparente à savoir pratiquer l'élevage... Mais sans jamais perdre du coin de l'œil cette fameuse lumière qui, de loin, toujours vacille dans le désert, pour guider la lampe torche de la sortie du récit. Écrire constituerait aussi une aventure humaine !

*

*

*

D'autant qu'il faut pouvoir lutter contre l'appauvrissement de l'utilisation d'une langue, tout en sachant la nourrir et l'exalter par notre propre imaginaire : la veine principale de la créativité y réside ! S'y love en creux comme un profond désir... Et quel est donc ce souffle littéraire qui anime en permanence ces deux ouvrages légendaires, fussent-ils écrits par plusieurs ?

C'est que toute une société s'y rencontre et tente de s'y reconnaître, puis de s'y agréger. Un microcosme entier s'y bouscule en continu. De ce foisonnement incessant naissent les mots nouveaux de la rencontre : promiscuité des peuples, mélange des genres et des personnes ! Si un jour nous pouvons nous installer sur une autre planète que celle qui nous fut jadis octroyée, fût-elle au préalable « terrarisée » (ce qui signifie, très prosaïquement : pourvue artificiellement d'oxygène), au moins, ce dont nous pouvons être certains à l'avance, c'est qu'il n'y aura pas d'autres nous-mêmes, ni même de clones providentiels à y découvrir !

Essai poétique

Tandis que l'Exode de la Bible tendait à vouloir faire sortir l'homme de son ancienne dépendance envers sa propre errance, inversement, nos futures conquêtes spatiales nous feront-elles basculer vers un vide désert, un néant sans consistance ? Alors que cet Exode de l'origine avait pour nous suscité tant de richesses et d'abondances, nos prochains voyages trans-galactiques ne nous transporterait-ils pas, par anticipation, à la rencontre de notre propre dénuement ? À cette lisière de nos non êtres, en quelque sorte... ? Nous y lirions notre disette, non pas matérielle, celle-ci, et loin s'en faut ! - puisque ce serait l'unique raison pour laquelle nous tenterions cette aventure, en bons scientifiques que nous sommes -, mais une disette d'être à la fois morale et affective. De ce mal inhérent aux espaces arides, serions-nous prêts à guérir ?

Pour cela, il nous faudrait d'abord savoir regarder en arrière. Écouter autrement tout autour de nous. Savons-nous bien estimer ce que nous avons perdu, en l'espace d'un siècle seulement ? Douceur, tranquillité, sérénité... mais aussi, foisonnement d'espèces et folle diversité ! Quand, bien sûr, nous ne nous déclarons pas une guerre perpétuelle envers nous-mêmes - phénomène qui n'a aucune chance de se calmer de sitôt, d'autant plus si nous en venons à jeter de nouveau nos héroïques voiles au travers de l'immense et foisonnant inconnu... !

Enfin, tout cela rassemblé ne sont que de simples hypothèses pour l'homme, bien évidemment, et ces tendres suppositions resteraient certainement, comme l'on dirait de nos jours, à confirmer. Mais enfin, y prenons-nous suffisamment garde ? Faisons-nous encore attention à ce que nous murmurent nos cœurs ? Le tourbillon incessant qui, actuellement, absorbe nos vies aurait-il une autre fonction que de nous en détourner ? Technologiquement parlant, ne serions-nous pas déjà des êtres en passe d'être submergés par le vacarme incessant du monde que nous avons créé ?

*

*

*

Car si nous les écoutions attentivement, nous sentirions ces forces d'agrégation travailler au profond même de nos cœurs, telles qu'elles le

Essai poétique

firent déjà du temps d'Ulysse ; tout comme elles le firent aussi du temps des Hébreux... Car Ulysse fut, en soi, un grand chef d'équipage ; un fort et valeureux directeur de flottille - nous l'avons déjà signalé. Et les tables de la Loi, quant à elles, s'adressent à tout un peuple dans sa globalité. Les textes dont nous parlons ici possèdent donc une valeur fédérative.

Avec eux, nous mesurons le poids du grégaire, qui conditionne souterrainement nos aventures. Nous mesurons la force qu'il nous confère et dont nous pouvons nous emplir. Ce n'est pas pour rien si ces aventures humaines que nos prédécesseurs vécurent ensemble, au matin du monde, furent des aventures du nombre : seuls, aurions-nous été capables d'y accéder ? Connaissant cette simple vérité, aurions-nous seulement voulu y concourir ? Non, il y a fort à parier que nous nous lançons à corps perdu dans ce genre de défis uniquement parce que nous avons conscience de faire partie d'un organisme puissant qui nous surpasse ; et, partant, parce que nous sentons *in fine* que nous ne nous appartenons plus en propre. Seule notre prestance joue le rôle de notre faible assurance, qui n'est rien d'autre qu'une question d'apparence. Voilà comment les choses fonctionnent, au demeurant, individuellement parlant, au début, tout au moins, de nos existences.

Comment, me direz-vous, se sentir libres, au cœur de tout cela ? En fait, pour beaucoup d'entre nous, avoir le sentiment d'une réelle liberté ressort, dans ces conditions-ci, d'une gêne, plutôt qu'autre chose. Entre liberté et encadrement sévère, nombreux sont ceux qui se sentent finalement plus à leur aise dans la seconde alternative. N'existent pas pour rien tous les corps constitués. Notre sourde exaltation fait même partie de leur précieux plan de route. Communicatif est l'enthousiasme qui en est le lot. Nous avons autrement plus de chances de vivre intensément lorsque nous nous sentons entourés... par d'autres que nous-mêmes qui, tout comme nous, n'attendent que le regard d'autrui pour pouvoir se libérer ! Esprit d'entraînement, quand tu nous tiens !

Cependant, ne négligeons en rien cette sérieuse composante... Les plus terribles de nos histoires en étant le fruit.

*

*

*

Essai poétique

D'où la nécessité d'observer en commun un puissant rituel. Car oui, toute cette effervescence qui nous glace parfois la peau s'accompagne, dans la plupart des cas, de profonds rites conjoints, comme un lien organique nous liant à nous-mêmes. En nous, nous ressentons leurs vibrations s'accroître puis s'élever, stridulations suraiguës, jusqu'à ne plus cesser de s'épanouir !

Car oui, nous serons tous obnubilés par cette ferveur environnante ! La surexcitation entrera avec une certaine assurance dans notre composante intérieure : notre bagage intime, nos violents attirails... Que ferait-on, dites-le-moi, d'un avenir en demi-teinte ? Bientôt, serons-nous prêts à nous livrer à corps perdus dans nos batailles... ?

Le peuple Hébreux l'eut-il ainsi senti, lui aussi, alors que, sous une tente ouverte, se dressait leur autel ? L'eurent-ils ainsi vécu, ces juifs en devenir, ce lien, en dehors de toute attente mortelle ? Les paroles gravées dans la pierre par les mains de Yahvé lui-même : ses dix commandements émanant d'un « Dieu notre père »... Collégalement, ils venaient d'échapper aux sept plaies de l'Égypte, et voilà que cette simple grappe d'hommes s'étire maintenant dans la main ferme du désert. Ensemble, ils venaient, pour le compte de puissants maîtres somptueux, de construire Pi Ramsès, la ville de tous les éloges... Et voilà maintenant que ces beautés sévères leur ouvraient toutes grandes les portes qui libèrent. Ancestralement nôtre fut ce rêve assouvi d'une errance nocturne ! D'une marche sévère, et cependant salutaire, dans la nuit étoilée du désert... !

Et ce n'est pas pour rien non plus qu'en ces lieux si austères jaillirent les préceptes divins : car enfin libres de leurs chaînes, dépossédés de leurs fardeaux, les Hébreux, enfin, purent s'adonner en toute humilité à leurs glorieuses espérances ! Auparavant, tous leurs rêves étaient brisés avant même de naître, avant même qu'ils naissent... Nous devons regarder ces choses bien en face, car les misères n'expliquent pas tout : l'exhortation farouche entre gent d'une même sphère, c'est-à-dire entre humains, étant une meilleure et bien plus sûre conseillère... !

Enfin, Dieu venait de se souvenir du peuple d'Israël et Il confia alors une mission à Moïse. Le patriarche en fut comblé et sut en tout point

Essai poétique

l'honorer. Voici comment il s'en acquitta : une mer s'ouvrit à ses pieds. Comment ne pas croire à l'instant en Sa force magique et tout à fait surhumaine – comment ne plus croire au bonheur - ? Car bientôt, de Sa part nous viendront les préceptes finaux à respecter sur l'organisation éthique de nos vies !

* * *

L'Exode, en fin de compte, est lui aussi une Odyssée. Mais c'est une Odyssée qui centuple l'échelle du temps. Parmi la masse des anonymes regroupés en son sein émergeront des figures que l'on pourrait appeler tutélaires : de ces sortes de figures majestueuses qui suppléèrent à l'image d'Ulysse. Toutes ont joué, auprès des foules, le même rôle protecteur et unificateur.

Moïse fut l'une d'entre elles. Moïse fut un terrien au pas froid et mesuré, à la pensée richement raisonnée, ses deux pieds fortement ancrés de par les sols. Mais sa tête, elle, restait entièrement tournée vers le divin. Que cherchait-il, au juste, en adoptant publiquement cette attitude ? Aurait-il, comme tant d'autres, nourri en son sein une idée préalable ? Un objectif préconçu, mais non ouvertement avouable ? Pas totalement défendable aux yeux des hommes, parce qu'elle surpasserait de beaucoup la foule inquiète que, devant lui, ensemble ils formaient ? Question éminemment scientifique, tout autant que morale : fait-on le bien des hommes en ce qu'ils nous offrent toujours leur concours, ou bien parfois contre leur gré ? Ou devra-t-on finalement se passer de leur accord ?

Ce que cherchait Moïse est le pouvoir d'organiser le destin des hommes. Tout comme, de son côté, Ulysse en venait à décider seul du devenir de ses navires... Posait une emprise totale sur les faits et gestes de sa flottille, sous couvert d'une soucieuse consultation de son équipage. Mais diriger la bonne fortune est un art si délicat ! Un habile dosage entre croire en ses propres certitudes et évacuer les pensées possiblement parasites...

Essai poétique

Eux deux, Ulysse comme Moïse, se sont empreints du souffle de leur destinée : ceci est un point acquis. Eux seuls ont su développer une prémonition du sens commun de leur futur, qu'ils cristallisaient dans la fureur et dans le bruit. Seule cette cohorte quasi ininterrompue des événements qui les entouraient a eu un peu de mal à leur donner entièrement raison. De fait, elle se faisait un peu tirer l'oreille, se plaisant à s'étendre en diverses longueurs et nombreuses digressions : une sorte de malaxage du temps d'où jaillissaient, précisément, tous les récits !

Mais au final, elle aussi s'inclinera, cette longue et tortueuse file de nos incertitudes, devant la vision première qui à nous s'imposa. Elle y consentira, certes, mais bientôt vaincue, un peu comme à regret... Est-ce cela que l'on nommait anciennement « la volonté divine » : cette terrible et tortueuse adversité ? Ou bien, plus récemment, « l'écume des jours » ? Ou encore, « l'écueil du temps » ? Quoi qu'il en soit de ces données existentielles qui à jamais resteront sans réponse, l'adversité est bien le terme que, pour notre seul confort, combattent nos leaders...

*

*

*

Je ne suis pas le seul à l'avoir noté : le numérique tend à détruire à petit feu la fluidité et la simplicité de nos rapports humains. Pour autant, nous devons continuer à nous appuyer sur des supports concrets d'échange et de confrontation de nos personnalités. Pour peu, bien sûr, que nous ayons à y gagner chaleur et diversité, harmonie et durabilité... Sont-ce des denrées à ce point ingérables pour l'homme (j'entends par là : dont nous ne pouvons plus nous emplir l'esprit) ?

Toute l'Histoire de l'homme semble émaillée de cette lointaine et difficile problématique. Nous entendre, communiquer, échanger, comme cela fut le cas au sein d'une antique tour nommée Babel, ceci inférerait-il notre difficulté première à vivre comme notre lourdeur d'exister ? Hormis l'émerveillement un peu artificiel que déploie à nos yeux le récit, toute quotidienneté ne nous serait-elle qu'un écueil primitif : le fruit de la tempête nous ayant éparpillés sur une côte rocheuse aux silhouettes ouvertement déchiquetées ? Je ne peux me

Essai poétique

résoudre à m'arrêter à cette image, fut-elle poétique en soi, aucun langage ne se réduisant à cette sorte de dilemmes !

Alors, il nous faut chercher autre chose et nous tourner vers d'autres directions. En cela, saurons-nous bientôt satisfaire nos vieux désirs de plénitude... ? Car la prière, l'invocation, rejoignent ici la poésie ardente. Et l'Exode consigne en son sein la première de celles qui nous furent données par la Bible. Celle-ci nous dit :

« Je chante pour Yahvé, car il s'est couvert de gloire.
Il a jeté à la mer cheval et cavalier.
Yahvé est ma force et mon chant, à lui je dois mon salut.
Il est mon Dieu, je le célèbre, le Dieu de mon père que j'exalte.
Yahvé est un guerrier, son nom est Yahvé.
Les chars de Pharaon et son armée, il les a tous jetés à la mer.
L'élite de ses officiers, la mer des roseaux l'a engloutie.
Les abîmes les recouvrent, ils ont coulé au fond du gouffre
Comme coule une pierre. Ta droite, Yahvé
S'illustre par ta force et taille en pièce l'ennemi.
Par l'excès de ta majesté, tu renverses tes adversaires.
Tu déchaînes ta colère, elle les dévore comme du chaume.
Au souffle de tes narines, les eaux dormantes s'amoncellent.
Les flots se dressent comme une digue
Et les abîmes se figent dans la mer.
Chantez pour Yahvé, car il s'est couvert de gloire ! »

Si ceci n'est pas un chant de l'exaltation violente et de la commémoration du sang par le sang, qu'est-ce donc, alors, aux yeux de l'Histoire ? Car tous les peuples, à cette époque, restaient englués dans ce magma indifférencié dont ils devaient s'extraire, par un moyen coercitif. Pour tous ceux qui cherchaient encore à s'identifier, il n'existait pas d'autre choix, s'ils désiraient un jour s'extirper de la gangue... ! Mais toute cette histoire porte en même temps les stigmates du verbe et de son essence primitive. Car tous les peuples n'ont pas su conserver au même niveau les traces tangibles de leur passage à l'âge d'homme, ni n'ont su leurs donner, du mythe à la religion, une expression si fortement humaine ! En cela consiste le trésor que nous offrent, aujourd'hui encore, leurs si fécondes Paroles.

Essai poétique

*

*

*

Intellectuellement parlant, nous ne fonctionnons pas tous de la même manière, ce qui est heureux. Ni sur le plan affectif, ni même sur le plan rationnel, ceci est un fait entendu. Pourtant, il est possible de creuser cette simple observation un peu plus loin. D'abord, en constatant que, de nos jours, nous sommes submergés d'informations et devons constamment nous adapter à l'intensité de ce flux permanent. Notamment parce que nous avons tendance à recevoir des messages de manière fragmentaire. Qui plus est, cette information voyage à une telle vitesse qu'elle n'a pas eu le temps ni d'être dûment vérifiée ni même froidement analysée, ni tout simplement comparée. Puis nous passons à une autre tâche.

Il ne nous est donc pas possible, dans son immédiateté même, d'en retirer la substantifique moëlle. Mais, paradoxalement, nous n'en n'éprouvons, la plupart du temps, aucun manque intellectuel, car la vitesse du monde actuel ne nous laisse aucun répit, si ce n'est la quasi certitude que notre satisfaction à savoir sera très certainement comblée ultérieurement. C'est la promesse de notre société de consommation, qui nous propose désormais d'user de notre intellect comme de n'importe quel autre produit d'échange, ce qui induit que nous ne faisons plus suffisamment attention à la façon dont nous posons notre pensée. Signe des temps.

Comment l'esprit contemporain cherche-t-il à se sortir de cette situation ? Nous mettons en place, spontanément ou non, une pensée cumulative. Ce qui revient à dire que nos esprits s'adaptent en continu au fait que, dans notre monde accéléré, une information chasse l'autre en permanence. Notre vigilance immédiate est capable de vérifier la cohérence avec l'information antérieure, sa pénultième, voire son antépénultième ; mais qu'en est-il de la cohérence globale sur le long terme ? Peut-on seulement se suffire de ce flux continu pour éprouver (pris ici dans le sens de « mettre à l'épreuve ») notre capacité à extraire de cette bouillie médiatisée un fil directeur sensé ? En d'autres termes : qu'en est-il de la puissance de notre pensée analytique ?

Essai poétique

Bien évidemment, pour espérer y parvenir, il nous faudrait avoir acquis au préalable, par un moyen ou par un autre, des schémas fiables d'analyse auxquels nous référer. Il faudrait aussi être en mesure de contraindre notre esprit, par un effort de concentration requis, à assurer la synthèse de ces informations, afin d'être en mesure de nourrir en permanence la collection de nos schémas et de l'ensemble de leurs variantes. En un mot, notre esprit de synthèse ne s'invente pas, il se cultive. Il demande du temps et de la persévérance ; voire, parfois, de l'obstination. Et comme pour tout autre champ de l'activité humaine, il nous faut l'éprouver (pris, cette fois-ci, dans le sens de « le renforcer ») par une forme d'entraînement régulier. Vous l'aurez compris : cette constatation orienterait naturellement notre discours vers un plaidoyer pour l'enseignement et l'éducation.

Au-delà de ce constat, outre que nous n'observons pas, à strictement parler, d'exclusion entre les deux modes de pensée qui viennent d'être évoqués, mais plutôt des prépondérances, il s'agirait surtout d'affirmer ici qu'une pensée bien comprise est une pensée qui se transmet, car prenant corps dans un langage correctement maîtrisé. C'est là que commence à intervenir l'exercice de l'écriture, laquelle devient une discipline (prise, quant à elle, dans le sens de « rigueur ») de tous les instants. Être en capacité de retranscrire clairement une suite d'idées complexes et s'enchaînant les unes aux autres sans coup férir constitue un savoir-faire qui tendrait à disparaître, si nous n'y prenions garde...

Or notre société présente un besoin vital d'avoir recours à cette facilité à retranscrire un réel de plus en plus complexifié, tout en gardant son ouverture salutaire vers le rêve. À créer les fenêtres qui nous aideront à nous évader de la pesanteur observée du monde, sans en nier les paramètres incontournables...

In fine, comme dans la logique des caractéristiques issues de nos origines jusqu'à présent évoquées, il devient évident que nos démarches humaines se devraient de continuer à intégrer *de fait* un plaidoyer pour l'apprentissage et pour la maîtrise approfondie du langage, dans sa portée significative autant que dans sa technicité. Or le langage, on le conçoit aisément, est une matière malléable qui présenterait la tendance à se déformer avec le temps ou sous la pression de ces particularismes qu'on nommera, pour l'occasion, « jargons ». Il nous faut donc volontairement la remettre sur les bons

Essai poétique

rails en se confrontant régulièrement à elle. Et donc, en la pratiquant, tels que se pratiquent des arpèges. Raison pour laquelle la culture est une et entière, et ne peut être à ce point compartimentée.

Mais pour aller plus loin encore dans cette perspective d'ouverture que peut parfois contenir le langage, notons qu'à la pensée synthétique que nous venons d'invoquer vient s'ajouter, sous certaines conditions particulières, une dimension supplémentaire, en quoi consiste une pensée abstraite. Pensée qui se révèle tout particulièrement par le biais du poème, dont la capacité principale est de savoir développer une aptitude à concentrer à la fois l'expression et le sens qu'elle contient, en tentant d'allier dans une forme condensée l'évocation intuitive primordiale et sa substance cognitive finale. Ainsi, la poésie, bien qu'elle doive avant tout demeurer, pour notre plus grand profit, un mode d'expression, tout en cherchant à perpétuer une fonction particulière de notre perception (en quoi consiste la communication), deviendrait alors apte à se muer en un mode de pensée à part entière.

*

*

*

Exemple :

Malgré ta beauté, malgré ta tendresse
Ton insouciance et ta valeur enchanteresse
Que tu caches à travers les anges
Blonds de ton sourire en délicatesse
Offert à nos longues ombres subites
Et à nos orgues de jeunesse
Ton sein, un jour, tombera dans la poussière.

Malgré ta brutale sérénité, ta sauvage irradiance
Ton grand désir d'équité de lama dans son impuissance
Malgré le désert et le vent, malgré l'immense immensité
De tes yeux doux et de ta verte appétence
Pour la gloire de tes hautes humeurs
Que tu distilles à travers les temps
Ton sein, un jour, tombera dans la poussière.

Essai poétique

Mais aujourd'hui que ta saveur
Entière est mise dans une heure
Où tu défiles et où se mirent
Les lettres des journaux en pleurs
Qui, dis-le-moi, te ferait croire
Et prédire aux grands yeux des miroirs
Que ton sein, un jour, tombera dans la poussière ?

*(Les très nombreuses heures que le ciel échafaude
Se blottissent en nous, se nichent dans nos cœurs...)*

Alors, déploie tes jolies mains
Aux feux sanglants, aux aurores boréales
Malgré que vous ayez échappé aux chemins
Malgré que vous ayez échappé à la mort
Et envolé-toi maintenant
Avant que ne te rattrape le voile
De tes seins anciens, tombés dans la poussière... !

*

*

*

Ulysse, quant lui, voit présentement surgir devant lui un autre obstacle. Ses errances ayant repris, il rencontre, chemin faisant, le cyclope Polyphème. Il accoste sur ces rives douteuses qui ne possèdent même pas de nom et où, au cœur d'une grotte sombre et isolée, loge cet ogre avide de sang. Car Polyphème est cannibale.

Les cyclopes sont un peuple parmi les plus frustrés qui soient, même à l'époque d'Ulysse. Ils avertissent la civilisation de la sauvagerie de l'homme resté à l'état primitif et qui, sans organisation sociale manifeste, se contente d'expédients pour survivre. Et les expédients sont si peu nombreux que mis à part un peu de bétail pour fournir les fromages, les cannibales apprécient toutes les viandes qui passent à leur portée. Et comme ils ne maîtrisent rien de l'Art, ce registre à eux inconnu, et encore moins de la Science, ce territoire toujours en devenir, le feu ne leur sert même pas à cuire les aliments !

Essai poétique

Tout cela - ce dénuement extrême - explique que tous les membres de ce peuple sauvage demeurent à la fois pauvres par leur langage et sans aucune structure sociale avérée. Au point que leur pays ne se nomme pas autrement que par le terme vague de « pays des cyclopes ». On pourrait appeler cela, de nos jours, « des laissés pour compte »...

Hé bien, détrompez-vous ! Polyphème est le fils d'un dieu. Et parmi les plus puissants d'entre eux, encore : Poséidon, le roi des mers en personne ! Ulysse ayant vaincu Polyphème par la ruse, son père, ce dieu cruel de la mer, à l'instar des colères mémorables de Zeus, s'en trouvera gravement offensé, déclenchant à son encontre l'agitation furieuse des éléments. Car fort de ses origines souterraines, Poséidon commande aussi aux cataclysmes marins les plus violents : probablement de ceux que l'on nomme, à l'heure actuelle, des tsunamis.

Cette mise en scène préalable au récit de l'errance odysseenne nous indique la prégnance du phénomène de l'imprévisibilité des dangers dus à la navigation. Elle joue le rôle d'une mise en condition psychologique. La proximité de l'Etna, en tant que volcan de grande activité, ouvre un repère visuel dans les paysages qui environnent notre héros marin. Sa carte de navigation, en cette époque reculée, est encore entièrement mentale, tel un reflet à peine décrypté de la voûte céleste. Et ce d'autant plus que les routes vers la colonisation ne se sont ouvertes que depuis peu : un siècle, tout au plus.

Il faut donc imaginer le courage que nécessitait de telles aventures : se lancer dans l'inconnu dévastateur, sur la surface inconsistante des marées, dans de frêles esquifs constitués de bordées nouées de simples cordelettes, calfatés de poix et ballottés au gré de vents insaisissables... La personnification de cet environnement qui leurs restait à découvrir devenait salutaire, tout autant que rassurante, d'ailleurs, fut-elle d'une funeste renommée !

Ce qui sous-entend que l'homme a toujours su braver sa peur. Que cette peur fut elle-même l'un de ses moteurs principaux, au cœur de sa configuration psychique intime. Et que la source des légendes et des mythes ancestraux tient peut-être en cela : donner une forme attractive à ce qui nous est devenu brutalement rebutant, voire avidement repoussant. Faire de l'inconnu inquiétant un compagnon lointain, en passe d'être

Essai poétique

apprivoisé. Et, ce faisant, un allié potentiel. Ainsi, Polyphème nous ramènerait en toute bonne logique à cette justification même du voyage qu'entreprit Ulysse.

* * *

Sans le dieu Éole, la mer ne serait rien. Telle une plane et amorphe éternité, cette candeur subtile des poèmes de Rimbaud ? Toute chose impie étant à l'homme due, c'est Poséidon lui-même qui engendrera ce fils versatile et follement turbulent. Celui qui vrille au-dessus de nos têtes la mèche arrogante des tornades, pour mieux instruire à notre rencontre le délire sonore des typhons... Sans Éole, calme dans les veillées, aucun drame en perspective : allons-nous aisément deviner la suite de ses pensées ?

D'où l'émergence des prémisses de l'instrumentation scientifique : les épaves les plus anciennes en regorgent d'exemples. Laquelle instrumentation fut, sans conteste possible, appliquée en priorité à l'art de la navigation. C'est-à-dire à cet art de déjouer ou de mettre à profit les coups du sort que nous réservent les éléments. Et que les dieux eux-mêmes fécondent patiemment à notre rencontre...

* * *

La question qui nous est posée ici, scientifiquement parlant, et qui bien sûr nous préoccupe, est celle de pouvoir ou non investiguer les fonctionnements possibles de la pensée humaine. Et d'en déterminer, s'il y a lieu, ses différents domaines d'action. En filigrane, elle nous porte à envisager les choses plus largement encore : doit-on cautionner l'idée communément répandue que le domaine des arts est essentiellement intuitif, tandis que celui des sciences serait, pour sa part, préférentiellement raisonné ?

Essai poétique

Ce qui affleure ici est le poids de la pensée dominante (ou doxa : ensemble des opinions reçues comme évidentes, sans discussion préalable au sein d'une civilisation donnée ; et donc, sans décision concertée) dans notre manière de percevoir le monde et dans notre conception de sa compréhension : phénomène qui existe aussi bien pour les arts que dans le domaine des sciences. Or certains scientifiques eux-mêmes souhaitent se démarquer d'une vision réductionniste de la Science, qui retiendrait que les Arts et la Science sont, par nature, découplés, voire antagonistes dans leur exercice. Certains d'entre eux expriment volontiers leur défiance épistémologique envers la notion de Culture scientifique, arguant que la culture est une et entière. Pour eux, il est aussi urgent, pour un scientifique, de connaître à fond sa discipline que de posséder les rudiments de la culture en général, disciplines sensibles comprises.

Il ne s'agit donc pas que d'une simple position de principe. L'enjeu sous-jacent étant de déterminer comment fonctionne globalement l'esprit humain, dans sa partie scientifique en particulier. Et d'envisager si l'intuition a sa place dans le domaine des sciences, notamment en physique ou en mathématique... Or l'histoire des sciences semble nous indiquer des cas non négligeables de transversalité. L'exemple d'Ada Lovelace, fille du poète moderne Lord Byron, est très intéressant à cet égard puisque, tâcheronne idéaliste du mathématicien Charles Babbage, n'ayant nourrie nulle intention de bouleverser les disciplines établies, par sa seule mise en évidence des premiers algorithmes exécutables et de leurs potentialités mécaniques - et ceci dès avant 1850 (ce qu'elle appela elle-même sa « science poétique ») -, elle est aujourd'hui considérée comme une véritable pionnière de la science informatique. Laquelle n'atteindra pourtant sa matérialité concrète que cent ans après sa mort. Son inventivité démontre par ailleurs, et ce de manière tout à fait éclatante, que certaines femmes, laissées délibérément en dehors des préoccupations majeures de la société masculine de leur époque, se sont spontanément illustrées dans des domaines marginaux, ordinairement négligés par les hommes.

Parmi les qualités inhérentes aux femmes, chacun leur reconnaissait traditionnellement une écoute attentive, le sens de l'observation du monde sensible, le dévouement sans faille à une cause fondamentalement humaine qu'elles se sont choisies. Qualités généralement doublées d'un très grand sens de l'adaptation pratique et d'une infinie

Essai poétique

patience. Cette approche féminine est indéniable, mais est-elle partagée de toutes ? De nos jours, la conclusion qu'apporterait une observation sur le terrain serait que, malheureusement, dans le contexte où la compétition professionnelle est devenue exacerbée, la femme est devenue par état ni meilleure ni pire que l'homme, dans son comportement social. Son adaptabilité lui a aussi permis d'apprendre et de mettre en œuvre pour elle-même les pratiques de pouvoir émanant des hommes, voire de se donner les moyens de les contourner, ou de les dépasser. Ici, le mimétisme social joue à plein.

Mais dans le domaine de la perception intuitive du monde, les hommes ne sont pas en reste, loin de là. Et l'on observe que la pratique du vagabondage intellectuel peut s'appliquer heureusement à tous les niveaux de la connaissance. Lorsque Max Planck, physicien créateur de la mécanique quantique, invente le concept de quantum d'énergie (dont il a conçu jusqu'au mot lui-même), ce n'est tout d'abord qu'un vague état d'intuition qu'il ne sait pas justifier par des arguments d'ordre scientifique. À l'origine, il considérait lui-même sa découverte, pourtant de nature géniale, comme un simple truc de mathématicien lui permettant de rendre compte de l'ensemble des phénomènes observés. Ce n'est que par la suite, prenant conscience de l'ampleur de ses applications potentielles, qu'il changea d'attitude vis-à-vis de sa découverte initiale, pour l'élever laborieusement au niveau d'une théorie : la mécanique quantique.

Et de fait, beaucoup de mathématiciens seraient incapables d'expliquer l'origine de leurs intuitions en termes de calcul (« essayez donc de faire des maths sans intuitions ! » nous dit un interlocuteur anonyme). Tout comme, inversement, nombre d'artistes ne rechignent en rien devant l'esprit de méthode, ni de se confronter à une maîtrise technique extrêmement élaborée, au sein d'un environnement technologique digne d'un scientifique... Et ces scientifiques d'en déduire que, pour eux, ce qui caractérise le génie, c'est justement cette faculté d'intuition qui habite certains êtres plus que les autres : ceux qui ont su trouver les moyens de développer en eux une « vision » à atteindre. Or, comme toute denrée intellectuelle liée à nos perceptions, l'intuition est une qualité humaine qui doit pouvoir s'exercer et se pratiquer au jour le jour, si elle veut se développer au meilleur de ses capacités, dans une recherche d'équilibre constante de l'individu. D'où nous serions tentés

Essai poétique

de conclure, entre autres, à une certaine vertu scientifique de la littérature ?

*

*

*

Ce qu'il est intéressant de noter, au cœur même de l'Exode, est relatif à l'établissement des règles du culte rendu à Yahvé. En premier lieu, remarquons que la mise en place de cette alliance divine via un sanctuaire édifié pour contenir le décalogue (désignant la table des dix commandements) et par l'intronisation de ses ministres cléricaux, se concrétise alors que les Hébreux viennent à peine de sortir d'Égypte et qu'ils se retrouvent ainsi livrés à eux-mêmes dans le désert. Serait-ce un impact du sentiment de solitude que laisse en l'homme l'expérience du dénuement et des immensités ? Mais surtout, il me semble que la pratique encore toute récente des religions égyptiennes ne serait pas ici à mésestimer, loin s'en faut.

Les différentes strates de la religion égyptienne ont établi, au fil des temps, tout un panthéon de dieux dont les noms chatoient encore à nos oreilles : d'Isis à Osiris, du chacal à l'ibis, de Seth à l'intraitable Horus, qui se fera, pour la circonstance, réincarner en un homme faucon, tout en passant par Anubis. Comme dans la Grèce antique, les femmes ne sont pas en reste, avec la présence bien réelle, aux côtés d'Isis, de figures telles que Bastet, Nephtys, ou encore Maât. Chacun de leurs rôles se prévaut d'importance, créant une hiérarchie de type familial : comme un reflet du foisonnement multiple des relations humaines.

Mais au-delà de ces premières constatations brutales, nous est-il loisible de fouiller plus avant la signification essentielle de cette hiérarchie ? On le sait, la société égyptienne est de type pyramidal. Son pouvoir centralisateur se concentre en un seul : le Pharaon lui-même étant considéré en tant que divinité vivante sur la terre. Du point de vue de la légitimation du pouvoir, l'astuce est bien trouvée.

Pour autant, un autre symbole essentiel ne tarde pas à émerger, malgré tout, de cet ensemble bigarré, dont la prégnance reste lisible : et ce, bien malgré la très grande diversité finale affichée. En effet, Aton et Ra,

Essai poétique

pour ne citer qu'eux, s'identifient l'un et l'autre à la puissance solaire. Or il est à noter que, de Ramsès à Akhenaton, les pharaons s'identifient, eux aussi, à cette énergie rayonnante. De là à conclure que cette puissance était jugée de statut supérieur dans l'exégèse de l'Égypte protodynastique, il n'y aurait qu'un pas, puisque Horus l'ancien, ou Horsemou (de son nom d'origine), ce faucon antique créateur de l'univers et guide à travers les nuits célestes de la barque solaire, apparaît bien en tête de liste de toutes les divinités, dès cette époque reculée.

Divinité solaire, donc, placée au sommet de l'édifice social qui généra, dans un premier temps, les mastabas, ou édifices à degrés, avant de s'incarner dans les monuments symboliques par excellence que représentent les pyramides de Gizeh. Monuments d'une pureté géométrique aboutie, aux sommets desquels furent placés les pyramidions d'électrum, coiffes destinées à personnifier, aux yeux du monde connu de l'époque, c'est-à-dire aussi loin que possible à la ronde, la fonction solaire des tombes princières.

De ce sentiment somptuaire, les Hébreux purent s'en imprégner. La puissance solaire, dans ces contrées désertiques qu'ils eurent à traverser, écrase en effet durement toute la concurrence des hommes. Et cette course incessante de l'astre du jour représente à elle seule une sorte de victoire quotidienne, sans concurrence aucune et où la destinée humaine se joue en permanence. Ce que tous les Hébreux ont eu bientôt le loisir de ressentir dans leur âme et au plus profond de leur chair : et ce avec quoi, de facto, ils communiquèrent intimement.

Mais tout ceci ne fut qu'un point de départ. Encore une fois, ce qu'il s'y est joué n'est rien d'autre que la cristallisation d'une société dans son entier. Des règles de vie ont pu être édictées, afin de conférer à l'ensemble du groupe sa singulière identité et sa viabilité. Huiles, parfums, sacrifices, liturgie des azymes côtoieront désormais la nécessaire contribution financière et le repos hebdomadaire à chacun imposés. Un sentiment d'intérêt général a su en émerger. Fin du long processus de l'incarnation divine.

*

*

*

Essai poétique

En matière de peuples, aucune influence n'est jamais limitative. Au contraire, la percolation des éléments culturels est permanente. Les idées voyagent librement, cela est bien connu, à travers les membranes poreuses de l'alchimie du temps. Ce qui l'est moins, ce sont les circonvolutions exceptionnelles qu'elles ont empruntées au cours de leur histoire. Pour dire les choses comme elles le sont : qui pourrait prétendre aujourd'hui que les récits de la Genèse appartiennent en propre à la Bible ?

Car au moment où se formalisent les premiers textes de la Bible, le mythe de Prométhée est déjà bien vivace. Or Prométhée, « celui qui prévoit », est un titan issu de la lutte, au sein du chaos primordial, entre Gaïa, sa mère nourricière, la terre initiale (que l'on retrouvait déjà sous la forme de Geb, le monticule concret surgi des eaux de l'Égypte ancestrale et mythologique) et Ouranos, le ciel paternel (correspondant, pour sa part, à la déesse Nout, mère de la lignée des dieux principaux).

Par la suite, Zeus ayant gagné son dur combat contre les titans, c'est lui qui façonnera de ses mains les êtres vivants, sans pour autant les priver de leurs qualités distinctives. Cette tâche reviendra finalement au titan Épiméthée (« celui qui n'est pas prévoyant »), le frère de Prométhée. Mais ce qui était inscrit à l'avance se devait d'arriver : lorsque advint le tour des hommes d'en être pourvus, Épiméthée ayant dilapidé toutes ses provisions de dons à distribuer, se trouva fort démuné pour doter l'espèce humaine de ses particularités. D'où l'intervention bienveillante de Prométhée pour, dans un premier temps, demander à Zeus une parcelle du feu de l'Olympe, afin de former en nous cette étincelle salvatrice que constitue l'intelligence humaine. Les similitudes avec la Bible commencent vaguement à se dessiner.

Car l'homme, dès lors, jouit d'une période d'extase paradisiaque, se caractérisant par l'absence des saisons et par l'exemption miraculeuse de la nécessité de travailler. Période que l'on appelle étonnement la dormition aux Champs-Élysées. La vie rêvée, en quelque sorte ? Mais Prométhée, le protecteur des hommes, bernera Zeus une première fois en réservant les viandes succulentes du sacrifice divin pour nourrir sa gent de prédilection. Fureur du dieu des dieux ! Confiscation inévitable

Essai poétique

du feu divin, les hommes devenant, dès lors, contraints de descendre travailler sur la terre. Les similitudes avec la Bible deviennent désormais de plus en plus patentées. Mais elles ne s'arrêtent pas là !

D'où, en effet, une seconde intervention nécessaire de Prométhée pour, cette fois-ci, s'en aller dérober à l'insu de Zeus l'étincelle par lui reprise. C'est Athéna, la propre fille de Zeus, qui intriguera pour faire rentrer Prométhée dans l'enceinte réservée de l'Olympe, afin que ce dernier puisse à nouveau s'en emparer. Zeus, se voyant par la suite contraint d'offrir à l'espèce humaine des présents de légitimation, y glissera, par pure vengeance, la fameuse boîte de Pandore. Boîte qui contient tous les maux de la terre. Et devinez à qui reviendra l'insigne honneur de la découvrir, puis de l'ouvrir ? Devinez qui peut être sujette, par nature (puisque créée par Zeus en personne à partir de la glaise, afin d'honorer le lit de l'homme), à une curiosité irrépressible ? Je crois que je vais vous laisser le deviner !

Petit aparté, malgré tout : c'est à Hermes, le messager attiré des dieux, qu'avait échu le rôle d'apporter la fameuse boîte auprès de la belle Pandore. En fut-il attendri ? Ou fut-il, en la circonstance, plutôt le complice de Prométhée ? Quoi qu'il en soit, il prit la liberté de glisser, tout au fond de la boîte, un présent inattendu : le souffle de l'espoir. Ainsi, si l'on constate effectivement, au travers de ce mythe, que le bien et le mal doivent rester à jamais mêlés au cœur de la destinée infinie de l'homme, ce dernier se voit malgré tout pourvu du moyen théoriquement infaillible d'en supporter tous les effets délétères... Cela ne valait-il pas un terrible et long supplice, en guise de punition, pour notre valeureux titan Prométhée ?

*

*

*

Que retirer des approches précédentes, mettant en scène une rivalité à distance entre la littérature, l'humanisme et les sciences ? Un duel triangulaire qui prendrait sa source dans l'humanisme scientifique renaissant, et dont la pandémie actuelle nous révélerait, avec encore plus d'acuité qu'auparavant - si cela nous était nécessaire - les enjeux

Essai poétique

latents qu'il renferme. Notre société est-elle seulement prête à débattre de ces questions ?

Pour le savoir, il nous faut repartir du constat que l'homme est en pleine mutation. Il n'est plus uniquement un être humain autonome (un être naturel, aurait précisé Jean-Jacques Rousseau : cet homme doué d'une raison qui le hausse progressivement vers cette entité scientifique que nous apprivoisons petit à petit), mais il tend à devenir, qui plus est, un être technologique, c'est-à-dire augmenté, réparé et potentiellement robotisé, si ce n'est un être agressé dans sa chair et sa propre conscience. Il est entré de plain-pied dans l'ère d'une créature écartée, abandonnée, écartelée, retranchée, amputée... Les chausse-trappes qui entourent notre propre devenir sont certainement aussi nombreuses que par le passé, mais elles ont surtout changé de nature. Nous ne sommes plus seulement en prise avec notre réel, c'est-à-dire avec la seule matérialité de notre concret, mais aussi en tension permanente avec un monde « virtualisé » dont nous devenons, tout à la fois, les inventeurs involontaires et les constants producteurs. Un peu comme si David avait dû générer à lui-même son propre Goliath.

Il faut en effet concevoir que les modifications de notre environnement interagissent fortement avec notre fonctionnement intrinsèque. La nature de notre relationnel a été durablement affectée par l'essor de l'informatique, depuis l'instauration du dialogue homme-machine et son prolongement numérique. Ce récent vainqueur de la pandémie mondiale a accru les distanciations sociales, les discriminations virtuelles, l'absence de perspectives tangibles, le cloisonnement imposé et son lot de troubles psychiques... Pour quelles finalités sociales et individuelles, pourrait-on se demander ? Toutes ces questions se devraient d'être posées, socialement parlant.

Car quelles perspectives humaines nous offrent ces changements ? Sans vouloir rentrer dans le détail de ce qui n'est encore qu'une nébuleuse de notre futur, je m'attacherai surtout, en tant qu'auteur livré aux élucubrations sans garde-fou, aux conséquences prévisibles d'une telle situation. La compétition que nous avons engagée avec la machine (dont l'émanation la plus emblématique se révèle être désormais de l'ordre du robot) et son intelligence artificielle (oui, l'intelligence artificielle est bien une entité « mécanique », et non pas une extension organique des capacités humaines naturelles) nous sera-t-elle à terme

Essai poétique

favorable ? Et pour quels acquis ? En effet, les machines jouent déjà mieux que nous aux échecs, écrivent au besoin des poèmes et font même de la peinture toutes seules, du moins le dit-on... Si un jour une rivalité d'intérêt venait à s'instaurer entre elles et nous, ce dont nous pouvons être certains à l'avance est que leurs performances à elles seront en un rien de temps hautement supérieures à nos qualités à nous, être doués de tant d'imperfections.

Comment, dans ces conditions-ci, gèrerons-nous tout simplement notre temps disponible ? Quels genres d'activités nous seront réservés, à nous qui ne sommes même pas capables d'instituer dans les faits la société des loisirs, pourtant préconisée dès Valéry Giscard d'Estaing, dans le courant des années 1970 ? Et encore moins capables de gérer une répartition équilibrée du travail, ne serait-ce que dans la perspective de parvenir à une harmonie paisible entre les êtres vivants ?

La recherche d'un autre monde viable sur la terre est-elle, de facto, devenue une utopie inatteignable ? Et pour quel gain, si l'homme se voit progressivement dépouillé de ses spécificités de penser et d'agir conjointement (c'est-à-dire de ressentir) ? *Le meilleur des mondes* dépeint par Aldous Huxley se résoudrait-il finalement à un douloureux passage de relais entre une espèce d'origine spontanée (l'homme naturel) et celle, triomphante, de son clone autoproclamé (la machine) ? Ce scénario n'est pourtant pas totalement à exclure, si notre monde continue de lui-même à se rendre à ce point invivable... !

Aussi, ce que l'homme doit à tout prix chercher à éviter, dans le contexte que nous rappellent nos origines, c'est le vide de sens. C'est la perte de ses valeurs humaines, ce domaine réservé de ses perceptions. Et l'auteur que je suis, s'il en avait la possibilité, dirait même plus : de ses sensations transmissibles !

Dans cette perspective, l'apport de la vision poétique n'est pas à négliger. Elle explore et expérimente les thèmes cruciaux et ancestraux de la vie, de l'amour et de la mort, comme une donnée intangible de l'homme, à chaque instant renouvelée. Il s'agit de voir et de faire sentir la vie immuable dont nous sommes empreints malgré nous comme un challenge permanent de mouvements, de constructions et de déconstructions successives, comme dans le cas de la création artistique. Écrire consiste donc à s'affirmer en tant que résistance de l'être face

Essai poétique

aux forces qui nous dépassent. C'est témoigner de ce qu'apporte aux individus la pratique de toute activité, qui n'existent en priorité que dans le but d'émouvoir nos sens vitaux.

Et au-delà de cette pratique individuelle, il s'agirait de montrer les vertus positives de l'échange des points de vue et de la diversité salvatrice des approches, pour nous permettre de réapprendre au quotidien la communicabilité entre les êtres, à travers le substrat des mots. En un sens, c'est bien pour cela que nous les avons créés initialement, n'est-ce pas ? dans notre insigne maladresse, viendraient nous rappeler à l'esprit cette épaisseur florale de nos textes ancestraux...

*

*

*

Malheureusement, il nous faut bien l'admettre, on a beau la chercher de tous les côtés, la littérature est devenue un genre sous-représenté, de nos jours. Au point d'apparaître comme un indice de non vitalité de la pensée sociale. Un indice fort qui se manifeste aux yeux de tous à deux niveaux. Le premier étant que, face à la littérature de type compulsive, seul rivalise le réseau social... Entre les deux, un désert, ou presque ! Et attention : risque (ou révélateur, déjà ?) de fracture entre les êtres humains ! Le second, plus indirect, dénote que le livre, qui ne s'est pourtant jamais aussi bien porté que durant les quarante dernières années, est devenu quasi exclusivement un produit « marchandisé », comme l'on dit de nos jours. Un enrobage qui s'apprend en classe, à potasser sagement des modèles mécanisés et autrement convenus, et pour lesquels le lent polissage de la littérature – consistant en ce travail patient de la convergence bienheureuse de la sueur, de l'imaginaire et du vécu - n'a plus vraiment sa place.

Oui, l'impact sociétal de la littérature, en moins d'un siècle, a été modifié. Nous sommes bel et bien rentrés dans l'ordre de la recette kilométrique. Aujourd'hui, nous passerions directement à son modèle dit supersonique, sans forcément devoir passer par la case « apprentissage de ses propres valeurs ». Nous négligerions le temps de la maturation. Pire : s'il existe bel et bien, nous nous le cacherions ! Et d'ailleurs, on a beau prétendre le contraire, en termes d'appréhension de l'écriture,

Essai poétique

techniquement parlant, nous nous contentons, la plupart du temps, de bien peu. Parfois même, en dessous du minimum syndical... Là réside le problème incident que pose l'introduction a posteriori de l'intelligence artificielle.

Mais dans le même temps, comme les centres d'intérêt de la société se déplacent continûment, les frontières, elles, s'estompent. Nous sommes entrés dans l'ère du scientifiquement correct... Un article récent que l'on m'a communiqué annonce le travail de synthèse d'un astrophysicien en fin de carrière, dont le propos principal aura été de présenter au plus grand nombre l'état d'avancée de sa discipline, la cosmologie. Pour ce faire et parvenir à nous évoquer simplement ce « vertigineux mystère de l'univers », Jean-Pierre Luminet n'hésite pas à revendiquer une approche... littéraire. Certes, puisque c'est un livre, son éditeur aura sans doute tenu à ce que, pour toucher le plus grand nombre, le sujet soit élaboré de façon accessible : simple question de métier.

Mais au-delà de cette remarque liminaire, ce qu'il est intéressant de constater, c'est le contenu. Jean-Pierre Luminet, homme de très grande curiosité, en toute humilité, il va sans dire, n'hésite pas à nous démontrer que sa discipline, dont le fondement est de nous décrire une approche réaliste de l'univers (autant dans sa dimension dynamique que sous l'angle d'une restitution plausible de sa création), est aujourd'hui placée dans une impasse. De laquelle il résulte que pas moins de sept théories sont en compétition pour exprimer ce que serait, physiquement parlant, le système de l'univers. Et que parmi ces sept théories, bien malin est celui qui pourrait prédire celle qui sortira un jour du chapeau ! Jean-Pierre Luminet nous indique même une huitième voie potentielle : « Il se pourrait en effet que la quête d'une théorie totalement unifiée de la physique ne corresponde pas à une propriété intrinsèque de la nature, mais relève d'un pur besoin psychologique des physiciens ! ». Autant dire : un besoin maladif de l'humain à s'autoras-surer, face à l'incertitude d'un système potentiellement irrationnel.

La situation est plus grave que vous ne le pensez. Outre que cet état de fait signale aux passants que nous sommes que notre perception de l'univers, sous l'impulsion de nos moyens d'investigation démultipliés, ne cesse de grandir (tandis que lui-même reste en phase active d'expansion), c'est la nature même de l'agrégation de cet univers initial qui poserait ici problème. En réalité, nous n'arrivons pas à comprendre

Essai poétique

comment nous sommes passés de l'infiniment petit (ou condensé) à l'infiniment grand (ou expansé) en moins de 14 milliards d'années !

Impasse, donc ; car nous touchons clairement aux limites d'une discipline scientifique, tout autant qu'à nos capacités intellectuelles, pourtant jadis pleine de promesses. Car effectivement, que de chemins parcourus (de la mécanique quantique, qui nous explique les relations du monde microscopique, à la relativité générale, qui s'attèle à investiguer l'échelle astronomique de la matrice de l'espace-temps)... pour si peu de réponses fondamentales acquises ?

Il pourrait vous sembler que l'auteur de ces lignes prend ici son sujet à la légère... Mais pas si nous en revenons au motif initial de notre essai. Car la revendication littéraire du cosmologue est en réalité un cache-misère. Elle escamote difficilement, aux yeux du lecteur, une déception intérieure : sa foi naturelle en la Science a été atteinte. Sa tentative de restitution d'une vision unifiée du monde sur soixante ordres de grandeur (soit 10^{60} - autant dire l'infini) a été déçue. Or l'homme n'est-il pas unifié par nature ? Vous admettez que cette constatation, outre qu'elle est radicale, ne laisse pas de nous interroger, au moment même où notre société est proche de proclamer la toute puissance de notre outil de prédilection, consistant en ladite la Science...

Au-delà de cette éprouvante vision d'amertume humaniste, ne se dessine-t-il pas, en filigrane de notre démarche intellectuelle, une critique sociale acerbe ? Les questions que tente d'aborder cette discipline lointaine de la cosmologie ne se situent-elles pas en dehors même du temps et de l'espace humainement préhensibles ? Et si l'on comparait son approche du monde à celle que nous enseignent les textes religieux, bouddhiques ou bibliques par exemple, lesquels prônent la recherche perpétuelle d'un être fusionnel avec un ici et un maintenant, que ressentirions-nous de ce décalage latent, puisque ces deux approches, finalement (la littéraire et la scientifique), sont censées, mais par des voies il est vrai opposées, nous mener au même sentiment de transcendance, jugé comme inhérent à l'âme humain ?

Fort heureusement pour nous - semble nous suggérer *L'écume de l'espace-temps*, le livre plein de rêveries écrit par Jean-Pierre Luminet -, la littérature consiste précisément en cet entre-deux : qui est l'expression de la vie même, se troublant et s'excitant en permanence entre les

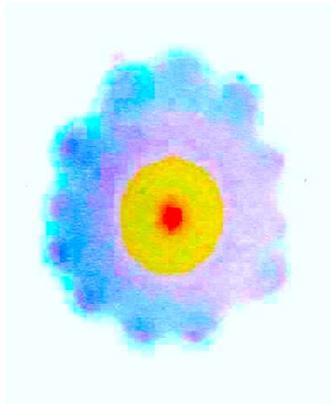
Essai poétique

deux vides consubstantiels (ne cite-t-il pas de lui-même et d'entrée de jeu l'aphorisme du philosophe et poète Paul Valéry : « Les événements sont l'écume des choses » ?) que représentent à la fois l'inconnu qui nous environne et notre insondable profondeur intrinsèque. Soit notre immense perspective d'être. Or c'est justement ce genre de bouillonnement intérieur que restitue, pour notre plus grande satisfaction, l'intimité furieuse de l'écriture. N'est-ce pas en cela que subsiste notre unique promesse d'exister ?

*

*

*



Soleil n°65, fichier numérique retravaillé © Xavier Hiron, 2019